

THÉÂTRE Avec Clotilde Mollet et Hervé Pierre, Didier Bezace fait résonner avec délicatesse la première pièce de Marguerite Duras

## La vérité des petites gens écrasés par l'Histoire

**LE SQUARE**  
de Marguerite Duras

Théâtre de La Commune,  
Aubervilliers

Elle est «bonne à tout faire». Il est «voyageur de commerce». Elle est une habituée du square où elle accompagne chaque jour un enfant. Lui est arrivé par hasard. Ils sont seuls. Il l'aborde. Ils échangent des banalités, puis se livrent. Elle raconte la mort d'un chien empoisonné quand elle avait 16 ans, le bal de la Croix-Nivert où elle aime danser, et, aussi, son inscription à un parti politique, pas pour changer le monde mais parce qu'il lui semblait que le temps lui paraîtrait moins long. Il évoque ses voyages, les trésors que renferme sa valise et que personne ne songe à acheter... Mais l'heure avance. Elle doit ramener l'enfant chez sa patronne. Il n'a plus qu'à chercher une chaise pour dormir...

Adaptée en 1956 par Marguerite Duras elle-même d'un roman dialogué qu'elle avait publié un an plus tôt, *Le Square* est sa première pièce. Elle a été créée dans les mois qui suivirent à Paris. Les critiques la brocardèrent, à commencer par

le plus célèbre de l'époque: Jean-Jacques Gautier. Comme il s'était trompé sur Beckett et Ionesco (il l'avait traité de «fumiste»), il se montra tout aussi aveugle, dénonçant, dans *Le Figaro*, «un festival de lieux communs, de banalités, d'indigences formulés dans un langage faussement simple, bourré de points de suspension et ponctué de longs silences pensifs...». Il n'avait pas saisi que c'est justement de ces «lieux communs», de ces «banalités» et de ces «indigences» (qui ne le sont qu'en apparence!) que la pièce tire toute sa force. *Le Square* ne raconte pas une histoire au sens traditionnel du terme, mais des bribes de vie, ou plutôt d'absence de vie. Ce dialogue n'est qu'une ultime tentative d'exister.

Poursuivant le théâtre qui est le sien depuis *Le Piège* de Bove, *Grand Peur* et *Misère du III<sup>e</sup> Reich* de Brecht, *Pereira prétend...* d'après Tabucchi, ou encore *Chère Elena Sergueievna*, actuellement en tournée (*lire La Croix du 28 octobre 2002*), Didier Bezace en fait entendre toutes les paroles – avouées ou retenues –, laissant affleurer avec une délicatesse rare la vérité des petites gens écrasés par le poids du monde et de

l'Histoire. Mais – le miracle du spectacle est là – il le fait sur le fil d'une mise en scène à l'indicible légèreté. Abandonnant le «banc» de rigueur au profit d'un amas de chaises disposé sur le plateau nu, il alterne instants graves et d'humour, mouvements immobiles et dansants. En point d'orgue, un tango bouleversant de tendresse et de poésie.

Sur la scène, Clotilde Mollet est la bonne, Hervé Pierre est le représentant de commerce. Elle, lumineuse dans ses habits de femme toute simple et de bon sens, en révolte déclarée contre une existence qu'elle voudrait (mais en vain?) recommencer. Lui, tout en faconde et en élégance qui ne sont qu'illusion, incapable de se battre parce que trop fatigué, comme le «marcel» que l'on imagine sous son beau manteau et sa chemise blanche, et qui depuis longtemps n'a pas dû être changé. Tous deux, comédiens prodigieux, ils sont comme des funambules, en équilibre permanent sur les sens et les mots. Douloureusement vivifiants. Fabuleusement magnifiques.

**DIDIER MÉREUZE**

Jusqu'au 1<sup>er</sup> février.  
Rens: 01.48.33.16.16.